

La famille et ses transformations

Sociologie générale

Pierre FRANCOIS

La famille, entre institution et transformations

- La famille semble être l'institution par excellence :
 - Ce qui préexiste aux individus : ce qui les accueille, ce qui les forme, ce qui les détermine ;
 - Elle est, par conséquent, l'un des plus sûrs facteurs de la reproduction sociale : retour sur le rôle de l'école et de la socialisation familiale.
 - La famille (ou le lien du mariage) est au principe de la possibilité de la société comme espace pacifié : retour sur la prohibition de l'inceste selon Levi-Strauss.
 - C'est l'une des raisons pour lesquelles les positions conservatrices ou réactionnaires, en politique, sont souvent celles d'une défense de la famille.
- Pour autant, l'immuabilité de la cellule familiale est un leurre :
 - Elle a toujours fait l'objet de recompositions derrière l'apparence de l'immuabilité: la contraception au principe de la chute de la fécondité au XVIIIème, P. Ariès *dixit*.
 - L'alliance objective (naturelle ?) entre certaines institutions (la famille et l'armée) est une conjonction historique récente : le Concile de Trente et la tentation gallicane.
 - La famille connaît, depuis une trentaine d'années, des recompositions très profondes : en 20 ou 30 ans, la famille a connu plus de transformations qu'au cours du siècle précédent.
- Qu'appelle-t-on « famille » ?
 - « L'ensemble des personnes apparentées par la consanguinité et/ou l'alliance » (Barry et *al.*, 2000).
 - La famille élémentaire (le lieu d'habitation) et la famille au sens large (la parenté).

Les mutations de la famille contemporaine (1) :

La fin de la « famille traditionnelle »

- Recul et renaissance de la fécondité :
 - La fécondité baisse de 1964 (2,6 enfants par femme) à 1994 (1,66).
 - Elle remonte pour atteindre 1,98 en 2006.
 - L'apport des femmes étrangères est modeste : les taux de fécondité des étrangers et des français sont très proches ;
 - La France est l'un des pays les plus féconds d'Europe, avec l'Irlande (1,93), loin devant l'Europe méditerranéenne (1,3) et l'Allemagne (1,2).
- Le recul du mariage :
 - Le mariage ne cesse de reculer depuis le début des années 1970 : de 416 000 mariages à 268000 en 2006.
 - L'âge moyen au premier mariage augmente : entre 1970 et 2005, il passe de 24,4 à 31,1 ans pour les hommes (de 22,4 à 29,1 pour les femmes).
- La transformation de la trajectoire des couples :
 - Le mariage ne précède plus nécessairement les naissances : 47% des enfants naissent hors mariage en 2005 ;
 - Les enfants arrivent plus tard : avant 1970, l'enfant arrive en moyenne 2 ans après la formation du couple; pour les femmes nées entre 1960 et 1964, cette durée est passée à 3,4 ans.
 - Les femmes ont leur premier enfant beaucoup plus tard : l'âge moyen de la mère à la naissance de son premier enfant est de 29,8 ans (contre 26,7 dans les années 1950) et 53% des naissances concernent des femmes de plus de 30 ans.
- Familles nombreuses et femme au foyer :
 - Les familles nombreuses (trois enfants et plus) sont en net recul : elles représentaient 16,4% des familles en 1962, elles n'étaient plus que 8,2% en 1999.
 - Le modèle de la femme au foyer devient exceptionnel : parmi les femmes de 15 à 59 ans vivant en couple, les femmes au foyer représentaient 60% des femmes en 1968, elles ne sont plus que 25% en 2003.

Les mutations de la famille contemporaine (2) :

L'invention de nouveaux modèles familiaux

- La diffusion de la cohabitation hors mariage :
 - La cohabitation hors mariage représentait un couple sur 35 en 1968 – en 2002, elle vaut pour un couple sur 5.
 - La cohabitation est devenue le mode d'entrée normal dans la vie en couple : 80% des femmes nées en 1950 et vivant en couple avant 25 ans commençaient leur vie de couple en étant mariée ; pour la génération née en 1965, ce n'est plus le cas que de 20% d'entre elles.
 - La cohabitation n'est plus une « répétition générale » du mariage : dans les années 1990, de plus en plus de couples cohabitants ne se destinent pas au mariage.
- La banalisation du divorce :
 - Le mariage est plus rare, il est aussi plus fragile : le nombre de divorces par an a été multiplié par 4 entre 1960 et 2004, le taux de divortialité est passé de 22 divorces pour 100 mariages en 1980 à 45/100 en 2004.
 - Le risque de rupture est d'autant plus important que l'institutionnalisation du couple est faible : les mariés divorcent beaucoup, les cohabitants rompent encore plus.
 - La carrière conjugale prend de plus en plus fréquemment la forme d'une séquence d'unions successives – les hommes y sont mieux lotis que les femmes : ils ont 1,5 fois plus de chances de revivre en couple (pour les moins de 65 ans).
- La multiplication des familles recomposées :
 - 15% des enfants vivent dans des familles monoparentales en 1999 (11% en 1990), soit 17% des familles avec enfants – et les familles monoparentales sont plus souvent le résultat d'un divorce (74% des cas) que d'un décès.
 - Le nombre de familles recomposées augmente (+10% au cours des années 1990), pour atteindre 8% des familles aujourd'hui.

De la désinstitutionnalisation du couple...

- Les règles de l'échange matrimonial ont longtemps été constitutives (au sens propre) du monde social : Levi-Strauss (1949), Bourdieu (1972) ;
- Ces règles sont moins prégnantes, les dimensions rituelles du mariage ont reculé : le mariage n'est plus la condition de la sexualité (c'était le cas pour une femme sur trois en 1960), le rite religieux est en net recul (64% en 1999, contre 75% dans les années 1970).
- Le mariage n'est pour autant pas dénuée de tout ancrage social – le coup de foudre ne tombe pas n'importe où, mais sur la diagonale des CSP (Bozon et Héran, 2006) :
Pourquoi ?
 - C'est moins l'effet de la transmission d'une norme selon laquelle l'appartenance au même milieu social contribue au succès d'un mariage – seuls 16% des acteurs en sont convaincus en 1999.
 - Que l'effet des logiques de mise en couple : « tout le monde ne fréquente pas n'importe qui et ne le fait pas en n'importe quel lieu » (Bozon et Héran, 2006, p. 12) – L'homogamie est donc le résultat du double effet de la socialisation (l'habitus) et de la sociabilité.
 - Quand il y a hétérogamie, elle est plus souvent le fait de la femme, dans le sens d'une hypergamie – cette hypergamie est cependant davantage le résultat d'un fait de structure (les femmes sont plus nombreuses dans les positions sociales moyennes et inférieures) que d'une stratégie délibérée.
 - Pour information : la probabilité de faire un « beau mariage », pour une femme, est d'autant plus forte qu'elle a fait de longues études.

...à l'invention des styles conjugaux

- La régulation de l'espace familial a longtemps obéi à une division institutionnalisée des rôles sociaux – les rôles y sont désormais négociés et révisés au gré de relations interpersonnelles (de Singly, 1993) ;
- Il faut donc inventer des manières de « faire couple » - qui portent sur la fixation des frontières du couple, la hiérarchisation de ses objectifs et la coordination de ses membres (Kellerhals et *al.*, 2004).
Quelques styles :
 - Le style parallèle : forte sexualisation des rôles (homme dehors, femme dedans), le monde extérieur est perçu comme menaçant, la hiérarchie et les routines dominant.
 - Le compagnonnage : faible différenciation des rôles, égalité des rapports, improvisation des activités ;
 - Le bastion : le monde extérieur est une menace, mais les relations internes sont très valorisées – la coordination y est rigide, l'homme est tourné vers l'extérieur, les femmes vers la famille.
- Plus généralement, l'ordre familial reste un ordre sexué :
 - Le choix du conjoint : il repose davantage sur des considérations sociales pour les femmes, et sur des considérations physiques et psychologiques pour les hommes – les qualités sociales d'un homme varient selon le milieu social de la femme : solidité physique pour les milieux populaires, éducation (assurance, intelligence, culture) pour les femmes de milieux aisés.
 - Le statut social du couple : il dépend davantage (mais moins qu'avant) de la position sociale de l'homme que de celle de la femme.
 - Les rôles sexués sont souvent refusés par les jeunes couples, et installent progressivement au cours de négociations *de facto* une division du travail au sein du couple ;
 - La répartition des tâches au sein du couple qui en résulte n'est pas égalitaire : les mères d'enfant de moins de 15 ans consacrent quotidiennement 4h13 au travail domestique, et 1h35 aux activités parentales, contre 2h05 et 31 minutes aux pères.

La famille comme cellule d'éducation

- L'éducation des enfants, surface de projection parmi d'autres de « l'individualisme moral » - les études sur les valeurs montrent :
 - Que l'éducation des enfants reste, sur un plan normatif, une tâche prioritaire des parents ;
 - Que les notions d'obéissance et de persévérance, caractéristique d'une asymétrie parents/enfants et de la prégnance de la règle, régressent ;
 - Que les parents encouragent chez leurs enfants les « compétences relationnelles » : tolérance, sens des responsabilités, application au travail.
 - « Ni-ni » (de Singly, 2003) : ni (excès de) commandements, ni (excès d')autonomie.
- Il y a donc une psychologisation de l'éducation des enfants, qui peut épouser trois « styles éducatifs » (Kellerhals et *al.*, 1991) :
 - Le style autoritaire : les relations parents/enfants sont hiérarchiques et statutaires ; l'objectif principal de l'éducation est la conformité et l'obéissance, ses moyens le contrôle plus que la motivation ; le père donne les directions, la mère exécute l'essentiel du travail éducatif ; l'environnement est une source de désordre.
 - Le style négociateur : valorise l'autonomie, l'imagination, la créativité ; il privilégie l'accompagnement et la motivation plus que le contrôle ; l'environnement (école, pairs, médias) est valorisé ; les rôles éducatifs du père et de la mère sont peu différenciés.
 - Le style maternant : il valorise l'obéissance et la conformité comme objectifs, le contrôle et la discipline comme moyens ; il repose sur une grande proximité parents/enfants ; les influences extérieures sont contrôlées, la mère joue un rôle fondamental.
- L'éducation familiale est-elle en crise ?
 - Elle continue d'obéir à des logiques traditionnelles profondément ancrées : elle est encore fortement sexuée (cf. le rapport à l'école), par exemple ;
 - Elle n'est plus seule en scène : des études (un peu légères empiriquement) montrent qu'elle entre en concurrence avec d'autres formes d'influence, celles des pairs et des médias notamment.